Pas de révolution – ou bien si?

Actions, médias et émotions dans la guerre des Paysans de 1525[1]

Andreas Würgler
Université de Genève

Alors qu'en France, on parle de la guerre des Paysans allemands ou guerre des Rustauds de 1525 comme d'une »révolution oubliée«, on la retrouve bien parmi les lieux de mémoire allemands. Si le 500e anniversaire en 2025 coïncide avec une phase de bouleversements massivement accélérés en Allemagne et au-delà, le dernier anniversaire célébré en grande pompe, en 1975, était encore placé sous le signe du conflit systémique de la guerre froide. Dans les deux Républiques allemandes, les historiens ont tenté d'assimiler ce qui est considéré jusqu'à nos jours comme le plus grand soulèvement populaire en Europe occidentale avant la Révolution française à un »précurseur démocratique« de leur État respectif. Tandis que l'historiographie d'orientation marxiste-léniniste de la République démocratique allemande inscrivait la guerre des Paysans et la Réforme comme »première révolution bourgeoise« (»frühbürgerliche Revolution«) dans le progrès inévitable de l'histoire du monde, l'interprétation dominante de l'historiographie en République fédérale d'Allemagne considérait la »révolution de l'homme du commun« (»Revolution

1 Thomas Kaufmann, Der Bauernkrieg. Ein Medienereignis, Freiburg i. Br. 2024, 544 pages; Lyndal Roper, Für die Freiheit. Der Bauernkrieg 1525, traduit de l'anglais par Holger Fock et Sabine Müller, Frankfurt am Main 2024, 672 pages; Gerd Schwerhoff, Der Bauernkrieg. Eine wilde Handlung, München 2024, DOI 10.17104/9783406821813, 720 pages. La 2e édition revue et corrigée est publiée en avril 2025 sous le titre: Der Bauernkrieg. Geschichte einer wilden Handlung.

Francia 52 (2025), 477–489 DOI 10.11588/fr.2025.1.115658
ISSN 1867-6448, e-ISSN 2569-5452
Pas de révolution – ou bien si? © 2025 by Andreas Würgler is licensed under CC BY-SA 4.0.
Abstracts in German, French and English can be found at the end of this article.

des gemeinen Mannes«) comme anticléricale et antiseigneuriale, enracinée dans un contexte de crise agraire. Pour la République démocratique allemande, c'était une tare de ne pas être née d'une révolution, des origines révolutionnaires ont ainsi pu être établies. En République fédérale d'Allemagne, la thèse d'une révolution authentiquement allemande contredisait agréablement la mauvaise image du sujet allemand. Après 1945 et 1968, il était à la mode dans les deux Allemagnes de se louer d'une origine révolutionnaire.

Alors que la géographie du conflit Ouest-Est réapparaît aujourd'hui sous d'autres auspices sur la carte des résultats des élections fédérales allemandes du 23 février 2025, il reste à voir dans quelle mesure cette révolte populaire deviendra un sujet de débat politique. La pertinence de 1525 pour la culture mémorielle se manifeste pourtant non seulement dans une cérémonie officielle avec le Président allemand, Frank-Walter Steinmeier, le 15 mars 2025 à Memmingen, mais aussi dans de nombreuses expositions, conférences et colloques – souvent d'orientation régionale. Profitant du courant commémoratif, les maisons d'édition alimentent le marché en ouvrages collectifs et en monographies; cet article est consacré à trois d'entre eux ayant rencontré un large écho dans la presse quotidienne. Un historien, un théologien et une historienne proposent des ouvrages volumineux de 500 à 700 pages abordant la guerre des Paysans comme une »action sauvage«, un »événement médiatique« ou un engagement »pour la liberté«.[2]

Le livre de Gerd Schwerhoff *Der Bauernkrieg. Eine wilde Handlung* (La guerre des Paysans. Une action sauvage) offre la synthèse historiographique la plus complète. Né en 1957, professeur à l'université technique de Dresde, spécialisé en histoire urbaine, en histoire religieuse et en histoire de la criminalité, Gerd Schwerhoff aspire à une reconstitution méthodique sans pathos de l'événement (13, 15) et propose une »vue d'ensemble« impressionnante (12). Il se base sur une vaste bibliographie de sources imprimées et de travaux de recherche pour toutes les régions concernées. Dans le premier chapitre, il esquisse habilement le cadre de l'action, s'arrêtant sur la société des États du Saint Empire romain germanique aux multiples facettes et sur l'atmosphère agitée du début du XVI[e] siècle, que des révoltes ont précédé.[3] Dans une langue fluide et concise, il dresse ensuite dans les chapitres deux à seize une chronologie polycentrique rythmée par de nombreuses intrigues. Le récit est complet au sens géographique, car il prend en compte de la manière la plus consé-

2 Les traductions sont les miennes – avec l'aide de DeepL (*NdA*).

3 Cf. Gerd Schwerhoff, Auf dem Weg zum Bauernkrieg. Unruhen und Revolten am Beginn des 16. Jahrhunderts, Konstanz 2024, 234 pages, DOI 10.24053/9783381121823.

quente l'ensemble des zones touchées par les troubles (à l'exception peut-être des régions francophones du Nord-Ouest de la Suisse et de l'Est de la Franche-Comté) et les présente sous forme de cartes. Il est exhaustif du point de vue temporel également, car il fait débuter la révolte en Suisse à l'été 1524, pour la suivre bientôt au nord du Rhin dans le Klettgau et le Hegau, dans l'Allgäu, en Haute-Souabe et dans la région du lac de Constance. Encouragée par la publication en mars 1525 des principales plaintes paysannes, les *Douze articles*, réimprimés voire piratés 25 fois en quelques semaines à 25 000 exemplaires, la révolte se propage jusqu'en Franconie, en Hesse, en Thuringe et en Saxe au nord, et même au sud-est, à Salzbourg, au Tyrol, à Trente et dans les Grisons (1526). Les *Douze articles* demandent l'élection des pasteurs par les paroisses, la réduction voire l'abolition des dîmes, la liberté personnelle (fin du servage) et un libre accès aux ressources naturelles (forêt, poisson, gibier, etc.). Les griefs ainsi exposés profitent de l'anticléricalisme endémique et de l'expansion du mouvement évangélique. Même si les charges féodales imposées aux paysans par le servage, les corvées et les taxes varient considérablement d'une région à l'autre, c'est justement le morcellement territorial avec sa mosaïque de seigneuries qui agit comme un »accélérateur structurel d'incendie« (548), car les paysans d'un même village sont confrontés à l'inégalité arbitraire des charges imposées par différents seigneurs. De plus, le modèle biblique de l'Exode propose un plan d'action et un meilleur avenir (148–149).

La mobilisation rapide (sur plusieurs théâtres, les armées paysannes, parfois complétées par de simples bourgeois des villes, des mineurs ou des petits nobles, comptent entre 6 000 et 30 000 hommes) connaît des succès initiaux avec la prise militaire de monastères ou de villes et la destruction de châteaux forts. Mais ensuite, les princes s'organisent et infligent du 12 au 20 mai des défaites sanglantes aux différents groupes de paysans, faisant plus de 30 000 morts en une semaine (371–402). Malgré cela, les révoltes continuent à couver, s'enflamment à nouveau en de nombreux endroits ou s'étendent encore jusqu'à l'été 1526 à Salzbourg et au Tyrol, aux Grisons et dans le Trentin.

Dans les parties narratives, beaucoup de renseignements, de classifications et de positionnements vis-à-vis de l'état de la recherche sont déjà inclus (p. ex. 145, 152, 251–252, 539), mais les explications systématiques des événements dans leur globalité et leur complexité se trouvent concentrées dans les deux derniers chapitres. Au vu de l'expertise de Schwerhoff, il n'est pas surprenant que le chapitre 17 (511–530) soit axé sur les questions d'histoire de la criminalité. Outre les 70 000 (estimations actuelles) ou 100 000 (chiffres de l'époque) personnes tuées lors d'opérations de guerre, les princes, les seigneurs et la ligue de Souabe ou les villes exécutent dans les différents territoires entre une demi-douzaine et 300 hommes selon des procédés divers (par décapitation,

par pendaison, parfois même sur le bûcher) et souvent sans plus de formalités, ignorant largement le droit de la guerre. Beaucoup d'autres sont bannis (509–516) ou sanctionnés par des amendes individuelles, familiales ou collectives ou par la privation de privilèges (516–520). Les contrats que certaines communautés paysannes négocient avec leurs seigneurs – le plus souvent par l'intermédiaire de médiateurs, de la ligue de Souabe ou de tribunaux (d'arbitrage) – sont brièvement mentionnés (520–522). Seul Schwerhoff examine plus en détail la »criminalisation« et la »judiciarisation« comme autres conséquences de 1525. Manifestement, la guerre des Paysans conduit l'Empereur, les princes et les villes à préciser, lors de la diète impériale de Spire en 1526, les éléments constitutifs du délit de »rébellion« et la catégorie des »meneurs« sur le plan pénal (522–525). Cette »criminalisation de la résistance« (Peter Blickle) est jusqu'à un certain point compensée par la »judiciarisation des conflits sociaux« (Winfried Schulze) dans la mesure où les parties, c'est-à-dire aussi les sujets, peuvent désormais poursuivre leurs seigneurs devant les tribunaux impériaux et ne dépendent plus uniquement de la voie gracieuse de la supplique. Cet élargissement des possibilités d'action conduit au cours de l'époque moderne à une avalanche de procès de sujets – et ce parallèlement aux révoltes paysannes toujours fréquentes (525–529). Le chapitre 18 traite des événements et des structures, du rôle de la Réforme, du programme de la révolte, de la dynamique du mouvement de masse, de la fragmentation des acteurs, de la pluralité des adversaires et de la »révolution de l'homme du commun« (531–584) – des questions qui donnent lieu ci-dessous à une étude comparative. L'épilogue porte sur la mémoire de 1525 (585–594).

Contrairement à Schwerhoff, qui nous offre un aperçu général ressemblant à un manuel, Thomas Kaufmann examine dans son livre *Der Bauernkrieg. Ein Medienereignis* (La guerre des Paysans. Un événement médiatique) la perception du conflit dans les médias, s'appuyant avant tout sur une utilisation intensive du *Répertoire des imprimés du XVI^e^ siècle publiés dans la zone linguistique allemande* (VD 16)[4]. Né en 1962, théologien et historien, professeur d'histoire de l'Église à l'université de Göttingen, Thomas Kaufmann ajoute ainsi à ses ouvrages sur la Réforme une nouvelle étude faisant ressortir le rôle de Luther et de l'imprimerie.[5] Fidèle à sa thèse selon laquelle »la guerre des Paysans a existé parce qu'elle a été initiée et mise en scène par les médias« (19), il aborde cet épisode à travers le prisme du journalisme (»Publizistik«) et des

4 Verzeichnis der Drucke des 16. Jahrhunderts im deutschen Sprachgebiet (VD 16), https://bvbat01.bib-bvb.de/TP61/start.do?View=vd16&SearchType=2, 9-03-2025.

5 Parution récente: Thomas Kaufmann, Die Druckmacher. Wie die Generation Luther die erste Medienrevolution entfesselte, München 2022, DOI 10.17104/9783406781827.

illustrations imprimées. Après un passage sélectif concernant les interprétations faites de l'événement du XVI^e^ au XX^e^ siècle (23–54), il développe au fil d'un chapitre impressionnant et interdisciplinaire l'image du paysan dans la littérature apocalyptique, utopique ou fictionnelle et dans l'estampe, et intègre également les traces imprimées (125) des soulèvements précurseurs que sont le Bundschuh et le Pauvre Conrad (55–135). Cette partie contient près de la moitié des 70 illustrations du livre, qui sont non seulement soigneusement sélectionnées et référencées, mais aussi expliquées et interprétées d'une manière inspirée.

Dans le long chapitre 3 »Le journalisme de la guerre des Paysans – la guerre des Paysans dans le journalisme« (137–248, notes finales 390–462), Kaufmann retrace comme événement médiatique le débat sur les revendications paysannes et l'opposition émanant surtout des luthériens. Parce que les *Douze articles* des paysans de Haute–Souabe et le *Règlement de fédération* des différents mouvements deviennent des best-sellers imprimés et se réfèrent à l'Évangile et aux réformateurs, ces derniers réagissent vivement (146–159).

Dans sa brochure *Ermahnung zum Frieden* (Exhortation à la paix, 1525), Luther se distancie d'abord de l'interprétation »charnelle« des paysans de sa »liberté chrétienne« comme argument contre le servage. Dans un deuxième traité *Wider die mörderischen und räuberischen Rotten der Bauern* (Contre les bandes de paysans meurtriers et brigands, 1525), il invite les princes à tuer et écraser les soulevés (201). Ses adversaires, qui l'ont déjà décrié et tenu pour responsable de la révolte, l'accusent désormais également de trahison et de cruauté envers les paysans. Cette stratégie profite de la coïncidence entre le second pamphlet et les défaites cuisantes infligées aux paysans lors des massacres de la mi-mai. Luther et ses assistants présentent en revanche le rival évangélique de Luther, Thomas Müntzer, comme l'instigateur diabolique de la rébellion et se rangent du côté des autorités punitives (175, 180). Dans ce débat public, les deux camps pratiquent la réimpression décontextualisée: pour diffamer l'adversaire, on réalise des impressions pirates (de parties) de ses textes et on les complète par des introductions ou du matériel d'accompagnement qui permettent d'inverser le sens initial (203–212).

Dans le chapitre 4 »Traitements de la guerre des Paysans«, Luther et le journalisme sont également au centre de l'attention. Tout d'abord avec le traité *De servo arbitrio* (Du serf arbitre, 1525), dans lequel Luther aurait formulé sa »théologie radicale de la grâce [qui] excluait toute participation humaine au salut« (259), puis aussi avec le positionnement clair du Wittenbergeois en faveur de la Réforme des princes (260–268). Pour les partisans de la Réforme radicale, il ne reste pratiquement plus que la voie de l'anabaptisme clandestin (268–282) ou des articulations utopiques et chiliastiques isolées (282–291).

Kaufmann trouve également des traces de l'insurrection dans l'art graphique, avec ses réminiscences souvent discrètes et généralement difficiles à interpréter (291–318). L'ouvrage se termine par un chapitre qui plaide pour le refus de donner du sens aux événements historiques (318–326).

Alors que Kaufmann se concentre sur les imprimés et les gravures, Lyndal Roper souligne, avec son titre *Für die Freiheit. Der Bauernkrieg 1525* (Pour la liberté. La guerre des Paysans de 1525)[6], la principale préoccupation des révoltés. Née en 1956, l'historienne Roper est également une experte de la Réforme. Professeure Regius à l'université d'Oxford, elle est connue pour ses travaux très remarqués sur le genre et sur les sorcières à l'époque moderne, ainsi que comme biographe de Luther. Mais contrairement à Kaufmann, qui s'intéresse surtout à Luther, Roper fouille au plus près des situations et des expériences des protagonistes paysans. Elle suit la question directrice: »Que ressentait un paysan possédant un vieux vignoble [...] lorsqu'il se joignait à une bande de paysans [...] et qu'il mettait tout en jeu?« (17; cf. 481). Elle répond à cette question non seulement par l'analyse de la littérature, mais aussi par »l'imagination historique« (18) nourrie par des études d'archives ciblées et de longues randonnées à pied et à vélo pour explorer les paysages qui ont été le théâtre des événements (503–505). Le livre, écrit de manière captivante, sait magistralement reconstituer le contexte historique concret du monde rural, par exemple les travaux agricoles saisonniers (57–96, 137–139, 233), les épreuves du quotidien avec les charges féodales (167–194), l'accès controversé aux ressources naturelles. L'auteure tente également de replacer la formation, la transformation et la dissolution des bandes armées de paysans dans le contexte des contraintes de la société féodale et de capter l'atmosphère fiévreuse du printemps 1525, lorsque des milliers voire des dizaines de milliers de paysans se mettent soudain ensemble à battre la campagne pendant des jours, des semaines même, campant en plein air, faisant l'expérience de la fraternité et des succès communs, notamment lors d'occupations et de pillages endiablés de monastères ou de victoires militaires contre des châteaux forts ou des villes (272–306). »D'une certaine manière, la marche était la guerre« (273) et »se déplacer était déjà en soi un acte de rébellion« (280). En parallèle, les tensions internes à la société rurale sont également visibles: des individus dissidents au sein d'un village ou des communautés villageoises en désaccord dans une contrée sont forcés de participer à la marche par des menaces claires (139, 274–276, 361).

6 La version anglaise: Lyndal Roper, Summer of Fire and Blood. The German Peasants' War, New York 2025.

La structuration du livre en quatre saisons promet davantage de chronologie que le texte n'en contient. Les sous-chapitres sont intitulés de manière tout aussi vague. La première partie, »Automne«, traite sous le titre »Étincelle« (23–56) des précurseurs, pour ensuite présenter sous le mot-clé »Pays« (57–96) non seulement la nouvelle représentation iconographique de la forêt allemande, mais surtout, et de manière remarquablement claire, l'agriculture avec l'autorité seigneuriale (servage, corvées, taxes) et la lutte pour les ressources naturelles (accès à l'eau, à la terre, à la forêt, à la pêche, aux champs et au gibier) comme un problème écologique. Enfin, sous »Liberté« (97–133), elle passe en revue les promesses de liberté évangéliques des théologiens comme Karlstadt, Zwingli et Müntzer, pour ne citer qu'eux. Selon Roper, dans l'esprit des paysans, la liberté se réfère à l'histoire de la création (459) et est pensée de manière collective et relationnelle, et non individuelle. Tournée vers la communauté, elle s'exprime par la fraternité. Ces exigences sont issues de la »théologie évangélique des paysans« (123), certes inspirée par les réformateurs, mais en fin de compte adaptée par les gens ordinaires.

La complexité et la simultanéité de nombreux événements constituent un défi narratif pour tous les historiens et toutes les historiennes de la guerre des Paysans – mais, comme l'a souligné Benjamin Heidenreich, aussi pour les acteurs.[7] Schwerhoff choisit de suivre systématiquement toutes les troupes de paysans (ou presque) dans les vallées et les collines à partir d'une »perspective à vol d'oiseau« (533) et de relier les différentes intrigues par des »flash-back« et des »flash-forward«, des références croisées et des comparaisons ponctuelles. Roper, quant à elle, marche virtuellement avec les paysans à travers les prés et les forêts, pour ensuite revenir à des considérations plus générales par exemple sur la domination (167–194) ou sur les rêves et les projections utopiques des rebelles (195–230). Si la lecture de Schwerhoff donne l'impression de suivre simultanément dix matchs de football sur un écran, la dramaturgie de Roper ressemble plutôt à une randonnée sans carte: un itinéraire inconnu ponctué de nombreuses découvertes.

Chez Kaufmann enfin, on reste assis au bureau et on s'empare des controverses de papier sur la Réforme et la révolte. Parlant d'un »événement médiatique« dès le titre de son livre, Kaufmann défend l'idée que 1525 représente »le premier grand événement militaire et politique de l'histoire européenne induit, poussé et accompagné par les médias« (19). Cette thèse n'est pas si nou-

7 Benjamin Heidenreich, Ein Ereignis ohne Namen? Zu den Vorstellungen des »Bauernkriegs« von 1525 in den Schriften der »Aufständischen« und in der zeitgenössischen Geschichtsschreibung, Berlin/Boston 2019, DOI 10.1515/9783110603750 .

velle, car en 2002 déjà, Johannes Burkhardt voyait dans la guerre des Paysans »le premier mouvement social de masse provoqué par les médias imprimés«.[8] Certes, personne ne conteste sérieusement que la diffusion des *Douze articles* imprimés a donné plus de cohérence aux différentes révoltes. Aussi bien les armées de paysans – ce qui est bien mis en évidence par Schwerhoff et Roper – de presque toutes les régions que les seigneurs et les publicistes s'y réfèrent. Cependant, comme la révolte est déjà en cours depuis des mois lorsque les premiers pamphlets quittent les presses, on ne peut pas vraiment dire qu'ils l'ont »initiée«. Le livre de Kaufmann semble substituer la diffusion médiatique aux déclencheurs concrets et réduire l'événement médiatique au discours imprimé. En revanche, les descriptions denses du comportement des bataillons de paysans chez Roper et Schwerhoff montrent que les prédicateurs doués, les chefs charismatiques ou les nouvelles et rumeurs transmises oralement ou par lettre par des messagers ou des voyageurs contribuent à la mobilisation et à la prise de décision bien plus que les articles imprimés – qui parfois ne peuvent pas être lus »par manque de temps« avant d'être assermentés (Roper, 276). Dès qu'ils circulent à partir de la fin mars, les pamphlets revêtent une valeur symbolique »textuelle« (comme la Loi fondamentale ou *Grundgesetz*, la constitution allemande de 1949; Schwerhoff, 161) et servent à renforcer la solidarité virtuelle malgré les distances géographiques, mais n'ont pas guidé l'action des acteurs au niveau politique et militaire – qui ne dépassait guère le cadre régional. En raison de la notion déficitaire de médias de l'auteur, la guerre des Paysans de Kaufmann se réduit également à un événement petit-allemand au printemps 1525, qui fait largement l'impasse sur les débuts en Suisse et l'influence de Zwingli ainsi que sur les prolongements en Autriche, aux Grisons et à Trente en 1526. Si Roper et Schwerhoff proposent des observations et des réflexions bien plus détaillées que Kaufmann sur le rôle des médias dans la guerre des Paysans, c'est parce que les deux accordent une plus grande attention aux processus de communication multimédia écrits et oraux.

L'originalité du livre de Roper réside dans son approche innovante de l'histoire des émotions (17–19, 85–86, 272, 459–460). Sous des mots-clés tels que sentiment et expérience, ou encore rêve et traumatisme, elle tente de cerner les débuts électrisants et la propagation fulgurante des troubles du printemps 1525, mais aussi les manifestations de violence et les défaites. En se rapprochant le plus possible des acteurs et des actrices, Roper rend plausible l'idée que le phénomène étonnant de la mobilisation massive d'insurgés en quelques

8 Johannes Burkhardt, Das Reformationsjahrhundert. Deutsche Geschichte zwischen Medienrevolution und Institutionenbildung 1517–1617, Stuttgart 2002, 74.

jours et semaines ne s'explique pas (uniquement) par la diffusion des *Douze articles*. L'effet déclencheur de ces derniers découle plutôt du fait que les messages qu'ils contiennent, raccourcis à la manière d'un slogan, trouvent un grand écho dans les expériences négatives largement répandues des paysans avec leurs seigneurs respectifs (161–164, 195). En règle générale, la décision de participer à la révolte n'est pas le résultat d'une lecture individuelle, mais d'une dynamique décisionnelle collective, parfois liée à une contrainte sociale et marquée par l'oralité, avec comme terreau un anticléricalisme bien populaire (480).

Lors des commémorations de 1975, les protagonistes du duel d'interprétation étaient d'accord sur un point, à savoir que la guerre des Paysans était révolutionnaire, qu'il s'agisse de la »première révolution bourgeoise« ou de la »révolution de l'homme du commun«. Cinquante ans plus tard, la variante marxiste est exclue parce qu'elle était liée au matérialisme historique téléologique et qu'elle est considérée comme dépassée depuis 1989. Pour Roper, c'est aussi parce qu'elle assimilait les paysans aux bourgeois (473). Alors que Schwerhoff, Kaufmann et Roper relient tous les trois l'événement à la Réforme – bien que de manière différente –, les positionnements sur la »révolution de l'homme du commun« soulèvent une controverse. Kaufmann cite certes le concept avec scepticisme (20) – mais pas son inventeur Peter Blickle – et renonce au débat, car il veut résister à la »fabrication de sens« (324–326). Schwerhoff, quant à lui, voit plus d'éléments qui séparent les paysans, les bourgeois et les mineurs que d'éléments qui les réunissent, il considère donc »l'homme du commun« comme une catégorie inappropriée. Et à l'aune des critères d'une révolution – soulèvement populaire massif, violence et nouvelle conception de l'État et de la société –, il titre: »Pas de révolution de l'homme du commun« (580). Même si la guerre des Paysans était un mouvement de masse, il ne s'agissait que d'une rébellion à la violence contenue et sans programme révolutionnaire (à l'exception de quelques rêveries radicales isolées) (583). Cette révolte ne possédait »aucun potentiel de transformation«; elle restait plutôt »l'histoire fascinante d'une action sauvage qui incarnerait pour les générations suivantes – selon la perspective – une grande promesse ou une grande menace« (584). Dans l'ensemble, il s'agit de résister à la tentation de réduire cette insurrection protéiforme à une »formule rapide ou même de l'instrumentaliser à des fins de politique contemporaine« (594). Se limitant à la description analytique, l'auteur manifeste d'une part son respect envers la complexité de l'événement, mais d'autre part aussi une réticence méthodique à prendre position ou à formuler une hypothèse – en sachant justement que de telles positions sont liées au temps (ce qui vaut également pour la réticence). La conclusion »action sauvage« laisse le lecteur du livre à peu près aussi édifié

que si on répondait à la question »comment était le film?« par »pas mal d'images en mouvement«.

Enfin, Roper n'a jamais été très favorable au concept de »l'homme du commun«, car celui-ci prône les valeurs de la masculinité et exclut les femmes – le terme »femme commune« désignait au XVI[e] siècle la prostituée (478).[9] Avec son approche du genre, elle montre pourtant à de multiples reprises que la participation féminine était indispensable, par exemple dans l'exploitation des fermes en l'absence des hommes, mais aussi en partie dans l'approvisionnement des bandes et des blessés ainsi que dans le relèvement des traumatisés et dans les supplications pour obtenir la grâce pour les condamnés (374–381). Si les femmes sont cependant rarement visibles dans les actions militaires et dans les représentations imagées ou textuelles, c'est aussi à cause du concept de fraternité des paysans qui les excluait explicitement – à quoi venait s'ajouter le renoncement à invoquer la Vierge Marie (350–393). En revanche, pour Roper, la guerre des Paysans était une révolution en raison du soulèvement de masse et de l'ampleur du bouleversement (à dessein) (469). Elle voit l'effet transformateur de 1525 notamment dans le lancement de la sécularisation des monastères, dans l'affaiblissement durable de la petite noblesse, dans la persistance de la Réforme radicale dans le mouvement anabaptiste et surtout dans le doute durablement semé sur la légitimation religieuse du pouvoir et sa désacralisation. Selon elle, 1525 est devenu un héritage historique, intellectuel et politique en tant que lieu privilégié de débats politiques sur le sens et le but des révolutions (468–470).

Finalement, qu'apportent les trois livres en matière de résultats de recherche et d'innovations méthodologiques? La synthèse de Schwerhoff offre un récit qui va s'établir comme standard avec un degré raisonnable d'explication, mais renonce à une interprétation conceptuellement nouvelle – à moins que l'on ne voie une telle interprétation dans la »réhabilitation« de l'événement contre les structures.[10]

Le sous-titre de Kaufmann promet une histoire des médias, mais le volume fournit plutôt une fine exégèse des brochures de Luther et une étude philologique des imprimés. Avec sa conclusion, il refuse également de donner du sens: »la guerre des Paysans n'avait pas non plus de sens« car, selon la phrase

9 Lyndal Roper, »The Common Man«, »The Common Good«, »Common Women«: Gender and Meaning in the German Reformation Commune, Social History 12/1 (1987), 1–21, DOI 10.1080/03071028708567669.

10 Pour la relation événement-structures: Andreas Suter, Der schweizerische Bauernkrieg von 1653. Politische Sozialgeschichte – Sozialgeschichte eines politischen Ereignisses, Tübingen 1997.

finale du livre rédigée sur le ton pastoral, »la guerre nuit au plus profond de l'homme, à son âme« (326).

L'approche de Roper par les émotions offre les meilleures explications sur la manière dont l'événement s'est produit et a échoué, pour ainsi dire de l'intérieur. De son point de vue, les paysans étaient tout à fait révolutionnaires dans la mesure où ils auraient envisagé une gestion écologique des ressources (15, 87, 227, 471), voulaient être et rester libres, sans servage, déduisaient le statut égalitaire des hommes de la Genèse et de la rédemption bibliques, et exigeaient des relations égales et fraternelles, même avec les nobles alliés (à l'exclusion des femmes).

En soulignant les concepts »liberté, égalité et fraternité«, Roper continue à voir 1525 à travers le prisme de 1789 – comme c'est la tradition allemande dès les interprétations du libéral Wilhelm Zimmermann (1841–43), du marxiste Friedrich Engels (1850), du nazi Günther Franz (1933) ou, en 1975, dans les deux Allemagnes (»première révolution bourgeoise« ou »révolution de l'homme du commun«). Vis-à-vis de cette tradition, le refus de Schwerhoff de qualifier la guerre des Paysans de révolution et son sous-titre »action sauvage« le rapproche de l'historisme de Leopold von Ranke, qui parla »d'événement naturel« (1839). Dans le contexte de l'historiographie contemporaine, la position de Schwerhoff devient alors la plus rebelle.

Resümee

Der Beitrag analysiert drei wichtige Neuerscheinungen zum 500. Jubiläum des Bauernkriegs, der in Frankreich als »vergessene Revolution« gilt, in Deutschland dagegen als Teil der nationalen Erinnerungskultur gefeiert wird. 1975 wurde er in der Deutschen Demokratischen Republik marxistisch-leninistisch zur »frühbürgerlichen Revolution« nobilitiert, in der Bundesrepublik als reformatorisch inspirierte »Revolution des gemeinen Mannes« gepriesen. Diesen heroisierenden Gesamtdeutungen stehen die aktuellen Interpretationen skeptisch gegenüber. Gerd Schwerhoff synthetisiert in seiner handbuchartigen Gesamtdarstellung zuverlässig den Forschungsstand zu einer dichten »Geschichte einer wilden Handlung« und betont den unberechenbaren Eigenwert des Ereignisses. Thomas Kaufmann affichiert den Aufstand als Medienereignis, dem er allerdings eine auf Druckmedien verengte Definition zugrunde legt; daher stehen bei ihm dann Luther und die Flugschriften im

Zentrum, während die nicht-gedruckten Medien und die Kommunikation der Akteure im Feld unterbelichtet bleiben. Lyndal Roper schliesslich legt den Fokus auf Emotionen, Erfahrungen und Freiheitshoffnungen der Bauern; sie betont die soziale Dynamik sowie die Rolle der brüderlichen Gemeinschaft und der Geschlechterverhältnisse. Während Schwerhoff den Revolutionsbegriff für 1525 ablehnt und Kaufmann Sinnzuschreibungen für historische Ereignisse für unzulässig hält, sieht Roper im Bauernkrieg einen revolutionären Wendepunkt, der die Legitimität von Herrschaft dauerhaft in Frage stellte.

Résumé

La contribution analyse trois nouvelles parutions importantes pour le 500e anniversaire de la guerre des Paysans (*Bauernkrieg*), considérée en France comme une »révolution oubliée« mais célébrée au contraire en Allemagne comme lieu de mémoire national. En 1975, elle a été placée au rang de »première révolution bourgeoise« dans la perspective marxiste-léniniste en République démocratique allemande, et louée comme la »révolution de l'homme du commun« inspirée par la Réforme en République fédérale. Ces schémas généraux héroïsants sont considérés avec scepticisme par les interprétations actuelles. Gerd Schwerhoff synthétise, dans son esquisse historiographique générale en forme de manuel, »l'histoire d'une action sauvage« et souligne la valeur inestimable de l'événement. Thomas Kaufmann reformule le soulèvement comme un événement médiatique, auquel il donne une définition étroite appuyée sur les médias imprimés; ce sont donc Luther et les brochures qui sont au centre de son étude, alors que les médias non-imprimés et la communication des acteurs dans le champ restent dans l'ombre. Enfin, Lyndal Roper place la focale sur les émotions, expériences et espoirs de liberté des paysans; elle souligne la dynamique sociale et le rôle de la société fraternelle et des rapports de genre. Alors que Schwerhoff rejette le terme de révolution pour 1525 et que Kaufmann considère comme irrecevable les significations attribuées aux événements historiques, Roper voit dans la guerre des Paysans un tournant révolutionnaire qui mit durablement en question la légitimité de la domination.

Abstract

This contribution analyses three major new publications marking the 500th anniversary of the Peasants' War, which in France is regarded as the »forgotten revolution,« while in Germany it is celebrated as part of national memory culture. In 1975, the German Democratic Republic elevated it, in Marxist-Leninist fashion, to the status of an »early bourgeois revolution,« while in the Federal Republic, it was lauded as the »revolution of the common man,« inspired by the Reformation. Current interpretations view these heroic grand narratives with skepticism. Gerd Schwerhoff synthesises the state of research in his comprehensive, handbook-style account into a concise »history of unruly action,« emphasising the unpredictable intrinsic value of the event. Thomas Kaufmann casts the uprising as a media event, though he relies on a definition narrowly confined to print media. Accordingly, Luther and pamphlets occupy a central place in his analysis, while non-print media and the actors' communication in the field remain underexplored. Lyndal Roper, for her part, focuses on the peasants' emotions, experiences, and aspirations for freedom; she highlights the social dynamics as well as the role of fraternal community and gender relations. While Schwerhoff rejects designating the events of 1525 as a revolution and Kaufmann cautions against imposing meanings on historical events, Roper sees the Peasants' War as a revolutionary turning point that fundamentally questioned the legitimacy of rule.